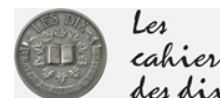


Les Cahiers des dix



Le spectacle à Québec (1760-1860)

Claude Galarneau, S.R.C.

Numéro 49, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015614ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015614ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Galarneau, C. (1994). Le spectacle à Québec (1760-1860). *Les Cahiers des dix*, (49), 75–109. <https://doi.org/10.7202/1015614ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 1994

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le spectacle à Québec (1760-1860)

Par CLAUDE GALARNEAU, s.r.c.

Les ethnologues, les anthropologues et les folkloristes nous ont bien informés des fêtes et amusements des saisons de la vie et de l'année à la campagne. En ce qui concerne la ville, quelques historiens ont mené des recherches documentées sur la période d'après 1860, surtout à Montréal. Le siècle précédent n'a pas encore reçu pareille attention. Ce qui a pu laisser croire que le divertissement et le spectacle naissent au Québec vers 1860 avec l'urbanisation de Montréal et de Québec¹. Et le spectacle urbain qui a été le plus souvent abordé par les historiens de la littérature, c'est le théâtre. À tel point qu'il aurait été le seul divertissement en ville. On constatera sans doute avec nous qu'il en eut bien d'autres.

D'entrée de jeu, il faut s'entendre sur la notion de spectacle. Il implique une foule, un public, bref la coprésence d'autrui, et se définit par une représentation visuelle et auditive, par une forme plus que par un contenu². Notre recherche a voulu découvrir quelles sortes de spectacles la bonne ville de Québec a offerts à ses populations, qui en étaient les responsables et les participants, quels étaient les lieux où ils se déroulaient; de même, quel était le rythme d'apparition des nouveautés au cours de cette longue durée.

Ce sont les journaux de la ville, même s'ils se bornent presque toujours à l'annonce du spectacle, qui nous auront

1. «Jamais le dimanche», *Le Devoir*, 19 janvier 1980.

2. Yvon Belaval, «Ouverture sur le spectacle», in Guy Dumur, *Histoire des spectacles*, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1965, p.6.

permis d'en suivre la trame³. D'autre part, les nombreux tableaux et gravures des peintres et des officiers de la garnison nous en donnent d'excellentes illustrations, que l'on doit considérer comme des sources de première qualité, ainsi que les travaux de nos étudiants et des autres historiens qui seront mis à profit.

Nous examinerons successivement les spectacles que la géographie offre à ses habitants, ceux que les institutions génèrent et ceux qui viennent de l'initiative de différents groupes. Après quoi, nous tenterons de mettre en perspective le spectacle dans le cadre du développement de la société québécoise.

* *
*

La complicité du site

La cité de Québec désignée au titre du patrimoine mondial depuis quelques années n'a évidemment pas changé sur le plan de la structure physique depuis l'arrivée de Champlain. Comme Raoul Blanchard l'a écrit il y a un demi-siècle, ce sont les facteurs physiques qui ont déterminé l'emplacement de la cité, sa « situation ». Sise à l'estuaire d'un fleuve peu profond en amont, mais qui va en s'élargissant et s'approfondissant en aval, elle force la navigation à s'adapter. Les navires hauturiers doivent s'arrêter à son port, lequel demeurera ainsi le plus grand pour l'Amérique du Nord britannique et le troisième en importance en Amérique jusqu'à 1860. Quant au « site », à la configuration propre du lieu occupé par la ville et qui lui fournit les « éléments locaux de sa vie matérielle et culturelle, c'est celui du promontoire (cap ou colline), au-dessus du fleuve et de la rivière Saint-Charles, qui a donné naissance à la

3. Les journaux dépouillés dans nos projets de recherche et dans ceux de plusieurs autres chercheurs sont *La Gazette de Québec*, *Le Canadien*, le *Quebec Mercury* et *Le Journal de Québec*. Pour alléger le texte et les notes, nous ne donnerons pas toutes les données chiffrées, mais nous nous contenterons de situer les catégories de spectacles au cours des décennies et nous donnerons des exemples.

ville haute et basse»⁴. Une pareille configuration physique ne pouvait pas ne pas se prêter à la vie du spectacle.

Durant la belle saison, soit de mai à septembre, les navires de haute mer vont arriver de plus en plus nombreux à Québec, surtout à partir du moment où l'Angleterre, à cause du blocus napoléonien, doit venir chercher son bois au Canada. Des centaines de voiliers se présentent à Québec, transportant les immigrants, les soldats et les administrateurs, de même que les produits de l'industrie britannique et les nouvelles⁵. Les journaux en annoncent l'arrivée chaque semaine. Les graveurs et les peintres ont laissé beaucoup d'œuvres illustrant les trois mâts qui mouillent dans la «mer» de Québec — selon l'heureuse expression de Pierre Deffontaines se référant à la mer de Marmara — soit dans la partie du fleuve située entre le point des traversiers et celui du pont de Québec. Ces bateaux chargent en quelques semaines d'énormes quantités de bois avant de rentrer à Londres, Glasgow ou Liverpool⁶.

De l'amont, arrivent à partir de 1820 les bateaux à vapeur qui font en une journée le parcours qui en prenait jusque là près de trois de «Montréal à Québec et quinze de Québec à Montréal». Des rivières Outaouais, Richelieu et Saint-Maurice parviennent les trains de bois de pin menés par quelques intrépides auréolés de leur folklore. Et prenons garde d'oublier la présence des nombreux chantiers de construction maritime dans les anses des deux côtes du fleuve, depuis Saint-Nicolas jusqu'à Lauzon, de Neuville au Cap Blanc, ainsi que sur les

4. Raoul Blanchard, *L'Est du Canada français. «Province de Québec»*, Montréal et Paris, Beauchemin et Masson et Cie. t. II, 1935, p. 158 s.

5. Après 1820, plus de 500 bateaux par année arrivent d'Europe et après 1830, plus de 1 000: John Hare, M. Lafrance et D.-T. Ruddel, *Histoire de la ville de Québec 1608-1871*, Boréal, Musée canadien des civilisations, 1987, p. 318.

6. Parmi des dizaines d'illustrations, citons *Vue de Québec*, de John Richard Coke Smyth, in Mario Béland directeur, *La Peinture au Québec (1820-1850)*, Musée du Québec, 1991, cat., p. 216; les vues de Québec in Charles P. de Volpi, *Québec, Recueil iconographique 1608-1875*, Longman Canada, trad. par Jules Bazin, p. 94, 95, 142, 143.

rives de la Saint-Charles jusqu'au Parc Cartier-Brébeuf actuel, et encore à la pointe de l'île d'Orléans⁷.

La vision de cette activité devait être extraordinaire pour tous, les pauvres comme les riches, les notables comme les gamins des faubourgs, les enfants en vacances comme les familles les beaux dimanches et jours de fêtes. Il y a encore les temps forts des chantiers maritimes que sont les jours de lancement de vaisseaux. Ceux qui ont déjà assisté à quelques-uns de ces lancements peuvent en imaginer toute l'importance: les préparatifs immédiats de l'opération, la destruction à la hache des morceaux de bois qui bloquent la structure et le moment où le nef commence à glisser sur l'eau sur les rampes recouvertes de suif. Retenons comme exemples les grands jours qui ont vu le lancement des plus gros navires en bois du monde, construits sur le chantier de la pointe ouest de l'île d'Orléans: le *Columbus* en 1824, jaugeant 3 700 tonneaux, et le *Baron Renfrew* l'année suivante, jaugeant 5 888 tonneaux et mesurant 309 pieds sur soixante. Des milliers de personnes auraient assisté à ce spectacle. En avril 1831, c'est le tour du *Royal William* au chantier de Sillery. Dessiné par le jeune ingénieur James Goudie, conçu pour la navigation en haute mer et équipé de moteur à vapeur aussi bien que de voiles, il traverse l'Atlantique deux ans après à la seule force de la vapeur, ce qui était encore une première mondiale⁸.

Autre manifestation que la puissance britannique se doit de réserver à ses sujets, c'est l'envoi de navires de guerre⁹. Si l'arrivée des bateaux anglais attirait la curiosité des Québécois, celle de la *Capricieuse* devait créer un événement des plus

7. Voir entre autres: *Le Cap Diamant vu de Spencer Wood 1830*, in Christina Cameron et J. Trudel, *Québec au temps de James Patterson Cockburn*, Québec, Éditions Gagneau, 1976, p. 38, n°15, p. 39, n°19, p. 41, n°23; P. de Volpi, *op. cit.*, p. 112, 136, 140 et 141.

8. J. Hare et alii, *Histoire de la ville de Québec 1608-1871*, p. 187-191; C. Cameron et J. Trudel, *op. cit.*, p. 18, n° 38; Larry McNally, «Le Royal William, un des premiers vapeurs», *L'Archiviste*, vol. 17, n°4 (juillet-août 1990), p. 2-3.

9. P. de Volpi, *op. cit.*, pl. 94, *L'arrivée à Québec du vaisseau de guerre Hastings transportant le comte de Durham*.

spectaculaire. La première entente cordiale entre la France et l'Angleterre ayant été signée en 1854, Napoléon III peut se permettre d'envoyer une mission commerciale au Canada. Ce qu'il fit dès l'été suivant. De la mi-juillet à la fin d'août, le commandant Paul Henry Belvèze, les officiers et les matelots de la corvette sont reçus et fêtés à qui mieux mieux. Les notables de la ville vont même au-devant du vaisseau français à bord d'un vapeur et la foule est massée sur les quais pour assister à l'arrivée de la *Capricieuse*. Réceptions publiques offertes par le gouverneur général, bal des citoyens, pose de la première pierre du monument aux Braves de 1760, célébration de l'anniversaire de Napoléon 1^{er}, à bord de la *Capricieuse* et sur la terrasse Durham, visite du bateau ouverte au public; bref, toute la ville est dehors pour célébrer les retrouvailles officielles avec la mère patrie¹⁰.

L'année suivante, les troupes britanniques qui ont participé à la guerre de Crimée arrivent à Québec. Fin juin, c'est le 39^e régiment, et en juillet, le 17^e régiment. La ville est décorée pour l'occasion. Il y a défilé, musique, dîner pour les officiers et bal à la Salle Musicale, où assistent de cinq à six cents personnes. Les Britanniques se plaignent que la réception n'ait pas connu d'aussi grands déploiements que celle de la *Capricieuse*.

Le fleuve permet encore d'autres formes de divertissement pendant la belle saison, telles que les régates et les excursions. Les courses de bateaux sont nombreuses sur la rivière Saint-Charles, mais les plus spectaculaires ont lieu sur le fleuve en face de Québec. Elles sont souvent organisées par les militaires et quelquefois sous le patronage du gouverneur, mais elles sont ouvertes à tous. En juin 1832, la « Régate de Québec » met ainsi en présence des chaloupes américaines et écossaises¹¹. En 1846, 1848 et 1849, les gens peuvent se re-

10. Les journaux de Québec décrivent les événements du séjour de *La Capricieuse*, du début de juillet à la fin d'août, presque dans tous les numéros.

11. Claudette Lacelle, *La garnison britannique dans la ville de Québec d'après les journaux de l'époque*, Parcs Canada, Histoire et Archéologie 23, 1979, p. 27.

grouper sur les quais ou les hauteurs du Cap pour voir des marins de la région se livrer à la course en voiliers. En 1855 et 1856, des régates « provinciales » mettent en compétition différentes catégories d'embarcation : des bateaux de 4 à 6 rames, des yoles de 4 à 6 rames, des petits canots et autres esquifs¹².

Quant aux excursions en bateaux à vapeur sur le grand fleuve, elles commencent en 1824 et ne cesseront de se développer en nombre et en distance parcourue. Les plus courtes vont à l'île d'Orléans ou à Saint-Nicolas. D'autres se rendent à Berthier ou Montmagny, à la Grosse-Île ou à l'île aux Grues, à Kamouraska, à la Baie-Saint-Paul, à la Malbaie ou encore jusqu'à la Baie des HA! HA! avec arrêt à Tadoussac. Les excursions se font le dimanche, de mai à septembre. Elles sont très courues puisqu'on en compte 20 de 1830 à 1835, et qu'elles ne cessent jamais jusqu'à la fin de la période étudiée. Les plus courtes se font dans la journée alors que celles qui vont au Saguenay prennent trois jours. On s'arrête quelques heures aux points de chute et on pique-nique avant de rentrer.

Les facteurs physiques qui ont présidé à l'emplacement de la ville fournissent également d'autres occasions aux citoyens de Québec de se divertir et de s'amuser ferme pendant la saison froide. Si le fleuve et la rivière sont en quelque sorte en sommeil, si l'on ne voit plus le courant, la marée ou les bateaux, les surfaces glacées offrent d'autres pratiques que les habitants ne manquent pas de suivre.

Les patineurs s'en donnent à cœur joie tandis que les promeneurs à pied sont nombreux sur le fleuve. Des marchands futés installent même pendant quelques mois de petits bâtiments où les citoyens peuvent prendre un verre, histoire de se réchauffer¹³. Tout ce monde du dimanche partage en même temps l'occasion d'assister au spectacle des beaux équipages que les riches marchands de Québec conduisent sur le fleuve

12. Hélène Bédard et Monique Élie, *Culture et société à Québec: 1855-1856*, p. 40-42, travail présenté à notre séminaire.

13. C. Cameron et J. Trudel, *op. cit.*, p. 20 à 33, n^{os} 11 à 14; P. de Volpi, *op. cit.*, p. 45.

jusqu'à la chute Montmorency. Les carrioles tirées par un ou deux chevaux en flèche, attelés de leurs plus beaux harnais, les couleurs de la voiture, les costumes et les fourrures des messieurs et dames, tout cela en met plein la vue¹⁴.

Même la voile n'est pas absente en hiver. Les gravures nous ont gardé le souvenir de jeunes hommes sur une barque de quinze à vingt pieds, montée sur trois patins, munie d'un gouvernail et plantée d'une voile à l'avant. Les braves gens peuvent quant à eux se rendre glisser sur le cône de neige dit aujourd'hui pain de sucre qui se forme au pied de la chute Montmorency, passe-temps qui se pratique toujours à la fin du XX^e siècle. D'autres suivent le même itinéraire dans des traîneaux tirés par un chien.

Toujours en hiver, les notables groupés dans le Tandem Club ou le Driving Club mènent leurs carrioles tirées par un ou deux chevaux attelés en flèche ou en double depuis la Place d'Armes jusqu'au château Haldimand — aujourd'hui le Manoir Montmorency — situé au-dessus de la chute, en suivant le chemin du roi et traversant la seigneurie de Beauport¹⁵.

Les institutions génératrices

Si la structure physique procure à la cité tant de multiples usages, on doit se demander quelle est la part des institutions. La contre-réforme ou réforme catholique du XVI^e siècle avait voulu que l'on donne le plus grand éclat aux lieux de culte et aux cérémonies. Les églises se garnirent plus que jamais d'autels, de statues, de retables, de tribunes, de voûtes et autres sculptures ainsi que de tableaux de maîtres. Certes il en avait été ainsi en Nouvelle-France et à Québec. À la cathédrale, à

14. P. de Volpi, *op. cit.*, p. 30, 45, 80, 81-83, 133, 156; J. Russel Harper, *Krieghoff*, Toronto, University of Toronto Press, 1979, p. 68-69, n^{os} 61-62.

15. J.R. Harper, *op. cit.*, p. 66, n^{os} 59, p. 69, n^o 62; John R. Porter, *Joseph Légaré 1795-1855. L'Œuvre*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1978, p. 137-138; n^{os} 205-206; M. Béland, *La Peinture au Québec...*, p. 83; Mary Allodi, *Les débuts de l'estampe imprimée au Canada. Vues et portraits*, Toronto, ROM, 1980, p. 50, n^o 24, p. 116-124, n^{os} 50-53.

l'église Notre-Dame-des-Victoires, aux chapelles des Récollets, de l'Hôpital général, du Collège des Jésuites, du Séminaire de Québec construites de la sorte sous le Régime français, se sont ajoutées au premier XIX^e siècle les chapelles de Saint-Roch et de Saint-Jean-Baptiste, celles de la Congrégation des hommes de la rue d'Auteuil et de Saint-Roch et l'église Saint-Patrick. Grâce aux historiens de l'art, on connaît mieux aujourd'hui les trésors d'architecture, de sculpture, de peinture et d'orfèvrerie qu'elle présentaient aux fidèles.

Dans ces lieux de culte de toute beauté, les catholiques se retrouvent les dimanches et jours de fête, aux baptêmes, mariages et sépultures, pour les neuvaines et autres célébrations. Les temps forts de l'année liturgique comprennent les fêtes de Noël et des Rois, les cérémonies de la semaine sainte et du jour de Pâques. La liturgie comble l'ouïe et la vue. La richesse des ornements sacerdotaux, la musique de l'orgue et le chant, l'éclairage aux chandelles et plus tard aux lampes, la prédication, encourageante ou terrifiante selon les fêtes ou les prédicateurs, l'ensemble crée un véritable spectacle, sacré bien sûr, que même les Anglais protestants de la haute société viennent voir. Le spectacle s'extériorise à la Fête-Dieu. Chaque année la procession ordonnée des prêtres, des enfants de chœur, des notables et du menu peuple circule dans les rues de la paroisse avec le dais finement brodé, les ornements de drap d'or, l'ostensoir doré et les encensoirs en argent ciselé ou martelé¹⁶.

Les protestants s'en tenaient plutôt à la liturgie de la parole et à des chants choraux dans des temples plus austères, encore que les anglicans aient conservé les beaux ornements. Les francs-maçons, arrivés en nos murs dès 1759 dans les armées anglaises ont développé leurs loges jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Ils ont leurs propres fêtes et leurs processions dans les rues de la Haute-Ville à certains moments de l'année, le 24 juin plus particulièrement. On en signale par exemple en 1821 et 1822. Les francs-maçons se font remarquer à d'autres occa-

16. C. Cameron et J. Trudel, *op. cit.*, p. 121, n°99.

sions, comme à l'ouverture de l'hôtel Union sur la Place d'Armes en 1805. La pose de la pierre angulaire de certains édifices ou monuments est un de leurs moments préférés. Ainsi, en 1827, avec le grand maître Claude Dénéchaud, sont-ils présents à la pose de la première pierre du monument Wolfe et Moncalm comme ils l'avaient été à la pose de la pierre angulaire de la prison de la rue Saint-Stanislas en 1809¹⁷.

Le Canada change de métropole en 1763, mais Québec demeure le siège de l'administration de l'Angleterre en Amérique du Nord. Le gouverneur, représentant du roi dans la Province de Québec, puis dans le Bas-Canada y réside et à quelques reprises du temps du Canada-Uni après 1840; il se doit de montrer aux nouveaux sujets — les Canadiens — comme aussi aux anciens — les Britanniques — l'éminente dignité de la monarchie, la richesse et la puissance de la Grande-Bretagne. Il faut donc s'attendre à ce que le gouverneur célèbre l'anniversaire du roi et de la reine. L'anniversaire du roi est fêté à partir de 1767 en janvier et celui de la reine en juin à partir de 1777. Ces journées comprennent des feux d'artifice ou des illuminations.

Ces manifestations, que tous les citoyens peuvent voir, s'accompagnent de réceptions chez le gouverneur pour quelques invités, officiers de haut-rang, dignitaires du monde politique et judiciaire et autres notables. Presque toujours il y a bal au Château en soirée, souvent un lever (*levee*) au milieu de l'avant-midi et plus rarement une route (*drawing room*), le soir¹⁸.

Les illuminations consistent alors — avant l'éclairage au gaz et à l'électricité — à allumer des chandelles et lampions dans les fenêtres de toutes les maisons de la ville à la tombée de la nuit. Pratiques qui existaient en Europe depuis toujours et

17. John Hare et alii, *op. cit.*, p. 172; Micheline Laprée, *Les loisirs à Québec (1820-1824)*, p. 4, travail présenté à notre séminaire.

18. Serge Rainville, *La vie sociale à Québec de 1764 à 1815...*, mémoire de licence, 1971, 91 p., p. 6-8, 30, 60. Le lever est réservé aux hommes.

que le Régime français a connues. L'une des plus célèbres illuminations a lieu à Québec en décembre 1798. La Grande-Bretagne vient de gagner sa première bataille contre la Révolution lors de la bataille navale d'Aboukir. Les autorités coloniales doivent certes en souligner toute l'importance. Le 8 novembre, la *Gazette de Québec* en donne un premier écho dans une édition spéciale, l'annonce comme certaine deux jours après et donne le 13 décembre les détails de la bataille gagnée au large de l'Égypte par l'amiral Nelson contre la flotte de l'amiral Brueys, qui avait transporté Bonaparte et son armée. Ce même soir, la ville s'illumine de mille feux pour célébrer la victoire de Nelson et l'on recommence huit jours après avec salves de canons, parade massive des quatorze régiments en place, des onze compagnies de la milice canadienne et de la milice britannique¹⁹. En somme, il est nécessaire de montrer aux Britanniques, aux loyalistes américains et aux Canadiens que quoi qu'il arrive, la puissance britannique sur mer est désormais souveraine.

D'autres occasions permettent au Château de montrer les fastes royaux aux gens de la capitale, comme les cortèges lors du départ ou de l'arrivée du gouverneur. Ainsi le 23 mars 1766 pour le départ de James Murray, le 27 septembre de la même année pour l'arrivée de Guy Carleton, le 6 novembre 1775 pour le retour du même gouverneur²⁰. Les grandes réceptions des années 1850 en fournissent d'autres exemples. En septembre 1852, Lord et Lady Elgin reçoivent à partir de quatre heures de l'après-midi plus de 500 convives qui, avant le repas, se promènent dans les jardins de Spencer Wood (Bois de Coulonge) au son de la musique du 66^e régiment et du corps de musique de Sauvageau. Après le repas servi «sur la brune», les invités dansent tard dans la soirée²¹.

19. Voir C. Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*, Paris et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Colin, p. 259-264.

20. Serge Rainville, *op. cit.*, p. 6-7.

21. *Journal de Québec*, 4 septembre 1852; G. Boudreault, J. Crochetière, L. Grenier, M. Richard, *Culture et Société à Québec 1850-1854*, p. 25, travail présenté à notre séminaire.

La capitale comprend une garnison importante. Le nombre des militaires varie de 858 à plus de 3 035 entre 1810 et 1857; ils sont plus de 2 000 entre 1810 et 1816 et toujours moins de 1 700 après 1816²². Et la garnison demeure le témoignage de la présence royale le plus visible dans la ville de 1759 à 1871. Suivant les journaux de l'époque, les militaires effectuent différentes sortes d'exercices destinés au public, démonstrations qui sont de véritables spectacles. Il y a ainsi les manœuvres les plus simples, faites régulièrement par un régiment ou l'autre pour se livrer à certaines manœuvres sur les Plaines, l'Esplanade ou ailleurs sur des terrains du gouvernement. Les populations assistent encore à des exercices de tir, où l'on teste l'habileté des artilleurs et la supériorité des armes. On procède même au lancement de fusées en 1827 (rocket practice), qui ont un effet fort impressionnant sur les spectateurs²³.

Les parades des habits rouges sont très fréquentes dans les rues de la Haute-Ville et fort appréciées. À la fin du XVIII^e siècle, lors des beaux soirs d'été, un régiment parade sur la place du Château et la fanfare joue pendant une heure ou deux. L'exercice le plus populaire et le plus spectaculaire, qui attire le plus grand nombre de spectateurs, c'est la bataille simulée sur les Plaines d'Abraham. En août 1831, les soldats simulent l'attaque d'une batterie et la manœuvre dure une heure et demie. En juin 1839, on simule une bataille rangée pour commémorer la victoire de Waterloo²⁴.

Une autre occasion pour la garnison de se montrer aux citoyens, c'est la revue ou inspection officielle des régiments, qui a lieu deux fois par année entre mai et octobre, sur les Plaines bien entendu. Claudette Lacelle a relevé dans les journaux soixante-huit de ces revues avant 1840. Les régiments effectuent différentes manœuvres, au cours desquelles des officiers de haut rang et des personnalités de marque jugent

22. C. Lacelle, *La garnison de Québec...*, p. 12 et 77.

23. *Ibid.*, p. 17-20.

24. *Ibid.*, p. 18.

suivant des normes militaires les qualités d'agilité, de vivacité et de dextérité, de discipline et de régularité²⁵.

Si le Château et les militaires donnent force spectacles à la ville de Québec, il y a encore d'autres institutions qui, bon an mal an, offrent quelque chose à voir au public. À partir de 1792, la rentrée parlementaire commence par un cortège depuis le Château jusqu'au Parlement situé au Parc Montmorency. Retenons l'exemple de la description qu'en fait le *Canadien* du 30 janvier 1808. «L'ordre de la Procession comprend le Major de place, le major de brigade, l'assistant secrétaire militaire, un aide de camp, les autres aides de camp suivant leur ancienneté, le député adjudant général, le député quartier général, le colonel Brock, les lieutenants colonels suivant leur ancienneté. Le départ et le retour de la procession sont annoncés par une salve d'artillerie de la grande batterie». L'année suivante, Jacques Viger parlera des «six beaux chevaux canadiens, gras a plein cuir et à pelage gris qui traînent la carriole neuve du gouverneur délicatement sculptée»²⁶. En 1837, L.-J. Papineau ne se prive pas quant à lui de dénoncer le faste pompeux, l'étalage des troupes qui ont paradé, les fusils qui ont crépité, le vain bruit des trompettes et des tambours²⁷.

La rentrée des cours de justice, certains procès comme celui de David McLane pour haute trahison, suivi de sa pendaison rue des Glacis en 1797, sont des spectacles macabres si l'on veut, mais considérés comme spectacles à l'époque²⁸.

Les milliers de Britanniques qui s'installent à Québec au XVIII^e siècle et surtout dans la première partie du XIX^e se réunissent selon leur origine ethnique. C'est ainsi que les Irlandais, les Écossais et les Anglais ont voulu se regrouper, se

25. *Ibid.*, p. 20.

26. Albert Tessier, «La vie urbaine vers 1800», *Les Cahiers des Dix*, n°8, 1943, p. 167.

27. *La Gazette de Québec*, 19 août 1837.

28. C. Galarneau, *op. cit.*, p. 252-260. Il y eut une dizaine de pendaisons entre 1814 et 1839; J. Hare et alii, *op. cit.*, p. 207.

reconnaître, nouer des liens de solidarité au-delà de la nationalité ou de la religion et que sont nées les sociétés dites nationales. Les Irlandais ont fondé la Société Saint-Patrick, les Écossais la Société Saint-André et les Anglais la Société Saint-George. À l'anniversaire du saint patron, les sociétés célèbrent leur fête nationale à grand renfort de défilés, d'illuminations, de feux d'artifice, de banquets et de bals. La Société Saint-Jean-Baptiste a certainement été fondée, en 1842, à l'exemple des sociétés nationales anglaises, qui, elles, l'avaient été dans la décennie précédente.

En 1854, la Société Saint-Jean-Baptiste a décidé de rendre les honneurs aux restes des braves de 1760. Le *Journal de Québec* publie le programme des cérémonies qui montreront que «nulle démonstration n'aura été aussi brillante dans les fastes du Canada». Le programme s'étale sur deux colonnes. Le regroupement des sections se fait à l'Esplanade et le défilé emprunte les rues Saint-Louis, Du Trésor, Buade pour entrer à la cathédrale, où un *Dies Irae* de Mozart et un *Libera* solennel seront chantés par les Amateurs Saint-Jean sous la direction de Stanislas Drapeau, d'un chœur de 150 personnes dirigé par Ernest Gagnon et d'un orchestre dirigé par Ant. Belleau, professeur de musique. Après la cérémonie, le défilé se reformera et se dirigera vers le futur monument des Braves via les rues Saint-Jean, d'Aiguillon, Saint-Augustin et Saint-Jean. Suivront un discours de l'honorable colonel Taché, une salve de 19 coups de canon et 3 décharges de mousquet²⁹.

Les marchés publics, où les habitants vont quelques jours dans la semaine et en toute saison se procurer les denrées alimentaires, les fleurs et divers autres objets de fabrication artisanale, ces marchés sont en eux-mêmes un spectacle et un lieu de rencontre où l'on échange potins et nouvelles. Il y a même au marché — jusqu'en 1841 — le pilori où l'on installe ceux qui ont été condamnés à cette peine infamante pour quelque délit mineur³⁰. Les grands moments de la présence rurale

29. Le *Journal de Québec*, 30 mai 1854.

30. J. Hare et alii, *op. cit.*, p. 207.

en ville sont certes ceux des expositions agricoles organisées par la Société d'agriculture de Québec. Les citadins et les gens de la campagne se retrouvent sur les places de marché de la Haute-Ville, de la Basse-Ville et de Saint-Roch. Tous les groupes sociaux s'y mêlent : les ménagères, les ouvriers, les militaires, les matelots, les personnes âgées, les prêtres, les religieuses et bien entendu les paysans et leurs chevaux, les marchands d'alimentation, les marchands généraux et autres³¹.

Les spectacles divers

Le site et les institutions publiques permettaient donc aux populations de participer, suivant leur groupe social et leurs moyens pécuniaires, à de nombreux spectacles et divertissements. Comme toute société urbaine organisée, Québec offrait encore la panoplie des divertissements de l'époque, telle que les courses de chevaux, les exhibitions de diverses sortes, le théâtre et les panoramas, la musique et les concerts, voire les expositions d'art.

Dès le milieu du XVII^e siècle, les Canadiens du commun ont pu profiter des services de la race chevaline. À la ville comme à la campagne, ils ont tôt développé une véritable passion pour la « plus noble conquête de l'homme ». Si les courses amicales entre les habitants du village et les petits marchands de la ville ont certainement fait les beaux dimanches des ruraux et des citadins des XVIII^e et XIX^e siècles, ce n'est qu'avec l'arrivée des Britanniques que les courses sportives peuvent se développer. L'Angleterre possède en effet des hippodromes et des règlements sévères depuis au moins un siècle et demi.

Dès l'été 1767, les Anglais tiennent une première course sur les « Hauteurs d'Abraham » et il semble que ce fut la seule avant 1808, même si un Québec Turf Club est fondé en 1789.

31. Yves Bergeron, *Les garde-manger de la ville. Les marchés publics au Québec : XVII^e siècle à nos jours*, exposition du Musée du Séminaire de Québec, 10 février 1993 — 20 février 1994; C. Cameron et J. Trudel, *op. cit.*, p. 114-119, n^{os} 91-96.

De 1808 à 1815, on en compte encore sept autres. Le gouverneur Craig avait créé une bourse de 15 guinées en juillet 1808 pour une course de trois fois deux milles réservée aux chevaux élevés au pays et possédés par un cultivateur canadien. Ces courses avaient lieu en juillet et en septembre³².

Après 1815 et avec l'arrivée massive des sujets des îles britanniques, on peut se demander si les meetings seront beaucoup plus nombreux. En réalité, le nombre annuel paraît avoir été très restreint. Certaines années, les promoteurs offrent deux rencontres, alors qu'à d'autres moments ils n'en organisent pas. Bien entendu, les foules accourent à ces compétitions de deux ou trois jours. En 1829, lors d'une séance organisée entre des chevaux de Québec et de Montréal, un millier de Montréalais remplissent quatre bateaux à vapeur pour venir aux courses des Plaines d'Abraham³³.

Ces spectacles posent des problèmes aux autorités de la ville. Les petites gens y dépensent beaucoup de leurs maigres économies pour le prix d'entrée, les paris et l'alcool, qui coule à flot. La présence des soldats de la garnison et des Irlandais à côté des Canadiens ne manque pas non plus de provoquer des bagarres. À tel point que les magistrats de Québec interdisent en août 1833 l'érection de bâisses pour la vente «des boissons fortes» sur les lieux des courses et que les meetings doivent quitter Québec pour l'Ancienne-Lorette en 1847. Mais à leur retour à Québec dans les années 1850, l'alcool et les bagarres reprendront de plus belle³⁴.

Les courses de chevaux suivant les règles de l'art anglais attirent de grandes foules, mais elles coûtent cher et sont peu fréquentes à Québec. On peut se demander si le cirque et les diverses séances d'exhibition ont fait mieux. Le premier cirque à venir à Québec est le Rickett's Circus. Arrivé des États-Unis,

32. S. Rainville, *op. cit.*, p. 11.

33. Donald Guay, *Les courses de chevaux au Québec. Chronologie commentée (1647 — 1900)*, Collection Temps libre, 1979, p. 22.

34. *Ibid.*, p. 40, 50-51.

il se produit de juin à août 1798 avec un programme «d'exercices équestres et autres amusements récréatifs», dont un grand feu d'artifice. Certains soirs, le programme comprend en outre des pièces de théâtre comme la *Farce du charbonnier ivre*, par Mr Durang, les *Pyramides d'Égypte*, interprétées par dix personnes ou *La mort du Capitaine Cook*. Ce n'est que douze ans après qu'un autre cirque offrira des tours d'agilité et de manège³⁵.

En 1787, un Allemand présente un spectacle d'oiseaux savants alors que le sergent Ferguson exhibe un «automate ou figure parlante» cinq ans après. Entre 1800 et 1809, on peut voir un chameau mâle, un cheval sauvage, un léopard d'Afrique, des serpents à sonnettes de même que quelques séances de ventriloquie, de danses à la corde et de tours d'adresse³⁶.

Pendant la décennie 1820, les Québécois peuvent admirer un éléphant mâle, un singe, un jaguar, un bison sauvage. À d'autres moments, c'est un groupe de vingt-six animaux différents ou un chien savant. Entre-temps, on compte le passage de ventriloques et d'escrimeurs, des séances de pugilat et de *self-defence* ou d'équilibrisme par M. Godeau et M. Fuller³⁷.

Les années 1830 sont moins riches. Outre le grand serpent des Indes (1831) et une ménagerie d'animaux sauvages, apparaissent quelques nouveautés, dont un spectacle donné par un couple de nains américains et surtout des «amusements scientifiques» avec gaz hilarant. À cette dernière occasion, les promoteurs font venir un groupe d'Indiens costumés, à qui ils font aspirer le gaz hilarant³⁸.

En 1840, quarante crocodiles vivants de Floride sont montrés rue Saint-Louis avant de s'embarquer dans le port de Québec pour une destination inconnue. La même année, le

35. S. Rainville, *op. cit.*, p. 12 et app. D.

36. *Ibid.*, p. 13.

37. M. Laprée, *op. cit.*, p. 4, en 1820, 1822, 1827.

38. Danielle Fleury, *Arts, loisirs et spectacles à Québec... 1830-1834*, p. 27, travail présenté à notre séminaire.

National Circus of New York, sous la direction de S.B. Howes and Co. présente «ses grands spectacles légendaires et équestres» au-delà de la porte Saint-Louis. Cette décennie est encore bien remplie de programmes de démonstrations de force, d'acrobatie, d'imitation, de magie et de ventriloquie. Des tours de force sont même donnés par des Français, les Hercules du Nord et les frères bordelais, accompagnées par le premier tambour de France³⁹.

Le plus célèbre ventriloque est encore un Français, Alexandre Vattemare, qui est venu aux États-Unis et au Canada pour répandre son idée d'échanges culturels entre les peuples. Monsieur Alexandre commence par des séances de ventriloquie et M. Vattemare finit par ne parler que de son projet. Il avait parcouru l'Europe depuis 1815 pour le même propos, avant d'accepter l'invitation d'un général américain en 1839. Il avait également attiré les Montréalais des deux groupes linguistiques pour fonder l'Institut Vattemare, ancêtre direct de l'Institut canadien⁴⁰.

En mai 1848, les journaux annoncent le spectacle de «l'homme miniature», le fameux général Tom Pouce (general Tom Thumb), l'homme le plus petit du monde. Âgé de 23 ans, haut de 35 pouces et pesant 25 livres, Tom Pouce se produit chaque jour à l'hôtel Saint-George; il chante, danse, interprète des personnages historiques comme Napoléon Bonaparte, Frédéric le Grand, le Roi des Français et l'Empereur Nicolas de Russie. Il se balade même dans les rues de Québec dans son équipage miniature, vêtu d'un costume écossais. Le général nain aurait déjà présenté son spectacle devant la reine Victoria

39. Eddy MacFarlane, Alain Maltais, Paul Saint-Germain, *Culture et société à Québec: 1840-1844*, p. 31-39, travail présenté à notre séminaire. On compte plus de dix programmes d'exhibition dans cette décennie.

40. C. Galarneau, «Le philanthrope Vattemare, le rapprochement des races et des classes au Canada: 1840-1855», in W.L. Morton, éd., *Le Bouclier d'Achille. Regards sur le Canada de l'ère victorienne*, Toronto/Montréal, McClelland and Stewart, 1968, p. 94-110.

et «plus de cinq millions de personnes au cours des quatre dernières années»⁴¹.

Notons enfin, dans les années 1850, le passage des «jumelles liées l'une à l'autre» et montrées au salon des dames de l'hôtel Russell de même qu'une séance d'électro-biologie⁴², sans compter les nombreux programmes d'humoristes, de ventriloques, d'imitateurs et de magiciens⁴³.

Les courses de chevaux, les cirques et autres exhibitions sont des spectacles qui exigent un droit d'entrée. Mais ils peuvent être fréquentés néanmoins par tous les groupes sociaux. Nul besoin d'avoir fait des études ou même de savoir lire. Il n'en est pas de même, le plus souvent, pour le théâtre et les concerts, qui non seulement coûtent cher à l'entrée mais demandent un niveau de culture intellectuelle plus élevé.

Les représentations théâtrales ne commencent qu'en 1783, année de la fin de la guerre de l'Indépendance américaine. Les loyalistes arrivent en plus grand nombre et les officiers de la garnison reprennent leurs quartiers de paix. Ils ont dorénavant du temps libre à employer pour s'amuser. Ce sont eux qui montent les pièces de théâtre de langue anglaise. On le comprend d'autant mieux que les officiers britanniques sont instruits et de classe sociale élevée. Suivant une étude de Christian Rioux, l'origine sociale des officiers de l'armée britannique en 1780 comprend des hommes de l'aristocratie (24 %), de la petite noblesse terrienne (*landed gentry*) (16 %) et de la classe moyenne (60 %). En 1875, le rapport sera de 18, 32 et 50 % respectivement⁴⁴.

41. Suzanne Chaloult, D. Massie et N. Morin, *Culture et société à Québec: 1845-1849*, p. 27, travail présenté à notre séminaire.

42. H. Bédard et M. Élie, *op. cit.*, p. 30.

43. Serge Laplante, *Le loisir à Québec, 1857-1859*, p. 9, travail présenté à notre séminaire.

44. Christian Rioux, «La présence du régiment Royal Artillery de 1759 à 1871», *Histoire et archéologie*, n° 57, Parcs Canada, 1982, p. 51; voir B. Burger, *L'activité théâtrale au Québec (1765-1825)*, Montréal, Les Éditions Parti pris, 1974, 410 p.

Entre 1783 et 1815, le public anglais de Québec est invité à 163 programmes de théâtre, au cours desquels 274 pièces sont présentées. Les programmes ou soirées comprennent souvent une pièce principale et un divertissement, quelques fois même un opéra. Parmi les auteurs joués, Shakespeare apparaît à quatorze programmes: *Richard III*, à trois reprises, *Henry IV*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Ottello*, *Romeo and Juliet*, *The Merchant of Venice* sont les principales pièces jouées. Thomas Otway est l'auteur du XVII^e siècle le plus souvent au programme et David Garrick celui du XVIII^e siècle. On retrouve Sheridan avec *a School for Scandal*, Henry Fielding et Oliver Goldsmith. Chez les auteurs du XIX^e, George Colman the younger est là sept fois sur dix. En tout, 159 pièces ont un auteur identifié et 115 ne sont signalées que par le titre. Suivant le genre, les comédiens anglais ont interprété 118 comédies, 41 tragédies et 68 farces. Il faut dire encore que de nombreuses pièces reviennent à plusieurs reprises au cours de ces 32 années⁴⁵.

Le lieu des spectacles est évidemment varié. D'abord présenté au Thespian Theater à partir de février 1783, situé en haut de la taverne de Miles Prentice, rue Saint-Jean, le spectacle ira tantôt au Haymarket Theater (Théâtre du marché à foin), à la place de l'hôtel Clarendon actuel, au Pentagonian Theater, dans la côte de la Canoterie en 1804, puis au New Theater de la rue Des Jardins l'année suivante. D'autres fois, les comédiens amateurs joueront au Masonic Hall, logé au-dessus de la taverne de Franks, rue Buade, à la place du bureau de poste actuel⁴⁶.

Une troupe de comédiens américains, la troupe Allan, fait un séjour de dix mois en 1789 et présente une soixantaine de

45. S. Rainville, *op.cit.*, p. 36-56.

46. J. Hare, «Panorama des spectacles au Québec: de la Conquête au XX^e siècle», *Le théâtre canadien-français*, Archives des lettres canadiennes, n° 5, Montréal, Fides, 1976, p. 70; Alonzo Leblanc, «La tradition théâtrale à Québec (1790-1973)»; *ibid.*, p. 205-208; John Hare, «Le théâtre comme loisir au Québec: panorama historique avant 1920», *Loisir et société/Society and Leisure*, vol. VI, n° 1, (printemps 1983), p. 43-70.

programmes. L'un des comédiens, William Moore, typographe, restera à Québec comme imprimeur. Des voyageurs anglais de passage au pays n'auraient guère apprécié le théâtre des amateurs britanniques⁴⁷. Qu'à cela ne tienne. Les temps de guerre et de révolution (1793-1815) sont difficiles dans une petite ville coloniale comme celle de Québec, mais les habitants venus des États-Unis ou des îles britanniques ont tout de même eu du théâtre.

Il est certain d'autre part que les Canadiens des classes supérieures, nobles, marchands, médecins, avocats, notaires et hommes d'affaires doivent bien se trouver au théâtre anglais. D'autant plus que le théâtre de langue française est plutôt rare. Mgr de Saint-Vallier l'avait mis à mort avant 1700 et il faut attendre 1791 pour que les Jeunes Messieurs Canadiens osent se produire au théâtre dans deux pièces de Molière, *Le Malade imaginaire* et *l'Avare*. En février et mars, ils jouent encore *Le Malade imaginaire* et *le Barbier de Séville*⁴⁸. On compte, entre 1792 et juin 1815, 26 programmes de théâtre français et 49 pièces jouées. Molière et Beaumarchais, Regnard et Destouches reviennent souvent. Aux pièces déjà citées de Molière, ajoutons *Le Médecin malgré lui*, *George Dandin*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Don Juan* ou *Le festin de Pierre*; du français Joseph Quesnel devenu canadien, *Le bailli dupé* (*Colas et Colinette*), pour ne nommer que celles-là⁴⁹.

Les Messieurs Canadiens — tous fils de bonne famille — ont été applaudis «par une nombreuse et brillante assemblée de Dames et Messieurs tant Anglais que Canadiens», au dire de Philippe Aubert de Gaspé dans ses *Mémoires*⁵⁰. Ils ont présenté leurs pièces à la Halle des francs-maçons, dans une salle aménagée dans les fortifications près de la porte Saint-Louis ou dans une salle du restaurant de Alexandre Menut, rue Saint-

47. J. Hare, «Panorama...», p. 74.

48. Ibid., p. 70-71.

49. S. Rainville, *op. cit.*, p. 56-59.

50. *Mémoires*, Québec, N.S. Hardy, libraire-éditeur, 1885, p. 462-463.

Louis, au théâtre Patagon, à celui de la rue Des Jardins, aménagé par l'Écossais John Neilson, propriétaire de la *Gazette de Québec* et grand ami des Canadiens. Au théâtre d'amateurs britanniques et canadiens s'est ajouté le théâtre des marionnettes du «Père» Marseille, de sa femme et plus tard de son gendre Barbeau et du sieur Sasseville, théâtre qui a tenu le coup de 1795 à 1838 dans la rue d'Aiguillon⁵¹.

Et pourquoi si peu de théâtre français à Québec? Il n'y a pas d'officiers canadiens en garnison, bien entendu et il faut compter sur l'hostilité du clergé, qui n'a pas désarmé. Tous les évêques de Québec ont repris le même discours que leur illustre prédécesseur⁵² et cela n'aide pas le théâtre français.

Après 1815, le théâtre de langue française continue de se faire rare, toujours sous le coup de l'interdit religieux. Entre 1815 et 1818, les amateurs canadiens dirigés par le notaire Roger Lelièvre — qui s'occupait de théâtre depuis 1795 — reparaissent. En novembre 1823, avec ses amateurs, il offre quatre programmes. Le 30 janvier 1824, la troupe présente *Le Mariage forcé* et *Le Tambour Nocturne* de Destouches avec, pour la première fois à Québec, deux femmes dans la distribution, Mlle B... de langue anglaise, et Mme Coteau. De 1820 à 1829, on compte en tout près de 90 programmes de théâtre et quelques mélodrames joués au cirque West et Blanchard. Les Amateurs canadiens et la Compagnie des Canadiens de Montréal présentent leurs comédies et farces en français (11 programmes), alors que la Thespian Society (8 programmes), les Officiers de la Garnison (14 programmes), la troupe de Brag and Ford le font en anglais. L'hôtel Union, l'hôtel Mailhot, le théâtre du Marché à Foin et le Royal Circus, devenu le Royal Theater en 1834, sont les lieux où le théâtre est joué⁵³.

51. *Ibid.*, 544-551; Jean Béraud, *350 ans de théâtre au Canada français*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1958, p. 23-24.

52. Voir Jean Laflamme et Rémi Tourangeau, *L'Église et le théâtre au Québec*, Montréal, Fides, 1979, 356 p.

53. M. Laprée, *op. cit.*; Serge Baribeau, *Loisirs, sports et spectacles (1825-1829)*, p. 8-9, travail présenté à notre séminaire.

En raison de la crise économique qui ralentit les affaires, du choléra qui tue plus de 3 000 personnes à Québec en 1832 et revient deux ans après, de la crise politique qui s'aggrave chaque année avant de culminer de 1837 à 1839, le théâtre n'a pu connaître ses meilleurs jours. Une trentaine de programmes sont néanmoins offerts dont quatre en français. À l'hiver 1832, Firmin Prud'homme dirige les Amateurs canadiens dans le *Hamlet* de Ducis, tragédie certes inspirée de Shakespeare. Il monte encore le *Georges Dandin* de Molière et un *Napoléon à Sainte-Hélène*. Firmin Prud'homme comédien français qui se disait élève de Talma, était arrivé de Paris en 1831. C'est lui qui interprète les rôles de Hamlet et de l'Empereur. Enfin au pire moment de la crise politique, Napoléon Aubin, éditeur du *Fantasque* crée sa troupe des Amateurs typographes. Il ose monter la tragédie de Voltaire, *La mort de César*, le 8 juin 1839 avec reprise le 23 octobre. Cette dernière fois, deux textes de Aubin, le *Soldat français* et le *Chant des ouvriers* ayant été ajoutés au programme, la soirée se termine tard dans la nuit. Cela fournit le prétexte au chef de police d'intervenir auprès du gouverneur pour dénoncer cette soirée dirigée contre l'autorité constituée, où chaque allusion, en faveur de la résistance et de l'assassinat, est fortement applaudie. Le propriétaire du Théâtre royal, Edmond Sewel, refuse dès lors de louer la salle à Aubin⁵⁴.

Après 1840, le théâtre continue comme avant, d'abord au Royal Circus et, en 1845-1846, au Théâtre Saint-Louis, nouvelle salle aménagée dans le manège construit vers 1809 par Sir James Craig; celui-ci est situé sur la pente de la pelouse qui va de l'est du Château Frontenac à l'édifice du bureau de poste. Cela, à la demande des officiers de la garnison. Les représentations commencent en janvier 1845 pour se terminer le 12 juin 1846, lors de l'incendie qui détruit le théâtre, entraînant plus de 40 personnes dans la mort⁵⁵. En moins d'une année et

54. Jean-Paul Tremblay, *À la recherche de Napoléon Aubin*, Vie des lettres canadiennes, Québec, Presses de l'Université Laval, 1969, p. 132.

55. P.G. Roy, «Le théâtre Saint-Louis à Québec», B.R.H., vol. 42, 1936, p. 174-188.

demie, on y avait donné une cinquantaine de programmes, comédies, drames, dioramas, tableaux vivants, concerts vocaux et instrumentaux. En tout, il y avait eu trois programmes de théâtre en français, avec des pièces de Frédéric Soulié et de Scribe le 21 février 1846. Le 12 mai, les mêmes Amateurs canadiens présentent *Hernani* de Victor Hugo et le 25 mai le *Devin du village*, opéra de J.-J. Rousseau.

Au cours des années 1850-1854, le théâtre est assuré par neuf troupes différentes d'amateurs et de professionnels, dont quatre de la garnison et deux d'amateurs canadiens, lesquelles présentent 41 programmes, dont 15 par les militaires et 7 par les Canadiens. Ce qu'il y a vraiment de nouveau cependant, c'est le «Festival d'été», présenté du 11 juin au 9 août 1852 et du 21 juin au 4 août 1853. Au Festival de 1852, trois groupes présentent 20 programmes, dont 6 en français, 8 en anglais et 6 dans les deux langues; ce sont ceux des Jeunes Ménestrels, le groupe de M. et Mme Nicin et des militaires. L'année suivante, on compte 32 programmes. On y joue du Shakespeare, du Morton, du Farwell et du Jerrold en anglais, du Molière en français. Au premier festival, les pièces sont jouées aux salles de l'hôtel de Russell et à la salle Champlain à Près-de-Ville, quartier de la Basse-Ville situé juste au-dessous de la Citadelle, dans la maison Jones. Les spectacles du festival de 1853 ont lieu à l'Académie de musique, salle de théâtre qui vient d'être construite sur les plans de Baillairgé dans la rue Saint-Louis, à côté de l'hôtel du même nom. La salle est décrite comme une des plus belles de l'Amérique, si l'on en croit le *Canadien* du 10 janvier 1853⁵⁶. Les journaux nomment encore cette salle la salle musicale ou le Music Hall. Plus de 60 soirées sont données de 1855 à 1859 à l'Académie de Musique, aux Halles Jacques-Cartier à Saint-Roch et à la citadelle, interprétées par les troupes locales et par deux troupes étrangères: le Montreal Theater et le Théâtre français de New York⁵⁷.

56. G. Boudreault et alii, *op. cit.*, p. 18-21; Claude Paulette, «Les grands théâtres de Québec», *Culture vivante*, n° 17 (mai 1970), p. 20-26.

57. Serge Laplante, *op. cit.*, p. VII.

Un nouveau spectacle, inventé à la fin du XVIII^e siècle, passe très vite en France et en Amérique. Il s'agit de spectacles d'optique appelés panoramas, dioramas ou néoramas, qui cultivent le goût du dépaysement dans l'espace et le temps. Ils tirent leurs effets, les uns du trompe-l'œil, les autres des jeux de l'éclairage sur une surface peinte, à quoi le célèbre Daguerre ajoute l'illusion du mouvement⁵⁸. Invention qui n'a pas tardé à venir à Québec puisqu'en janvier 1818 un groupe d'Angleterre présente *Le Grand Panorama de la bataille de Waterloo*. En 1833, c'est la *Chapelle des Capucins de Rome* qui est donnée en diorama à l'hôtel Deverry, rue Saint-Joseph (aujourd'hui la rue Garneau). En juillet-août 1836, la bataille qui avait mis fin au règne de Napoléon revient au programme sous le titre du «Grand péristréphiq ou panorama mouvant de la grande bataille de Waterloo (...) en douze différentes vues».

Au début de l'automne 1845, M. Nellis donne au théâtre Saint-Louis plusieurs spectacles en diorama : la *Destruction de Babylone*, les *Funérailles de Napoléon*, la *Crucifixion de Jésus-Christ* et la *Sainte-Sépulture*, la *Cathédrale de Milan*. En août 1848 c'est le diorama de M. Winter à l'hôtel Saint-George qui offre les mêmes spectacles que ceux de Nellis, mais cette fois enrichis «d'une gradation de lumière particulièrement naturelle».

Au cours de la dernière décennie, on compte au moins huit spectacles de ce genre. Début juillet 1850, le Grand Panorama mouvant de Brewer montre à l'hôtel Saint-Louis *La Caverne de Mammoth du Kentucky*, la *Rivière et les Chutes du Niagara*, les *Scènes sur le Nil* et autres vues. Encore en juillet, E.F. Nichols présente le «grand spectacle varié sous une tente magique, munie de sièges et de toutes les autres commodités»,

58. Akakia-Viala, «Le Panorama...» in Guy Dumur, *op. cit.*, p. 865, 910-912 ; pour le même spectacle à Montréal, voir Raymond Montpetit, «Culture et exotisme : les panoramas itinérants et le jardin Guilbault à Montréal au XIX^e siècle», *Loisir et Société/Society and Leisure*, vol. VI, n° 1 (printemps 1983), p. 71-104.

la tente étant dressée sur une plate-forme face à l'hôtel Saint-George. Il s'agit cette fois du *Spectacle pompeux des funérailles de Napoléon*, depuis sa translation de Sainte-Hélène, et son arrivée à Paris, jusqu'aux cérémonies honorant les restes du grand Empereur. En 1852, Phineas Taylor Barnum envoie à Montréal et à Québec la troupe qu'il dirige au Museum de New York pour exposer le panorama du Palais de Cristal et les grands moments de l'Exposition universelle tenue l'année précédente à Londres. L'agent de Barnum a fait restaurer à ses frais le théâtre Champlain à Près-de-Ville, en ajoutant une rangée de loges, un parterre commode, des chambres de toilette et même un abri pour voitures. Le tableau qui a une hauteur de quinze pieds, couvre 100 000 verges de toile et représente 60 000 personnes. Le spectacle est montré du 21 juin au 2 juillet à raison de deux séances par jour au prix de «trente sous seulement»⁵⁹. En 1854, le grand panorama de David présente des vues du Saint-Laurent et des lacs, spectacle qui a lieu à l'ancienne chapelle Wesleyenne. Pour ce spectacle, l'annonce insérée dans le journal du 1^{er} juillet 1854 fait appel à ceux qui sont attachés à leur pays.

À peine un an après la prise de Sébastopol, la guerre d'Orient est évoquée en juillet au théâtre Saint-Louis, sur un panorama de 50 000 pieds carrés de canevas. Au mois d'août, au même endroit, c'est au tour de Hammington de mettre à l'affiche l'histoire de la guerre de Russie depuis l'ouverture de la campagne sur le Danube jusqu'à la chute de Sébastopol. Enfin trois autres spectacles sont présentés de 1857 à 1859.

Un centre administratif colonial qui a autant à montrer et à voir que la ville de Québec ne saurait être complet si la musique était absente ou moins cultivée que les autres modes d'expression. D'entrée de jeu, rappelons que les régiments de la garnison font suivre leur parade sur la place du Château d'une heure ou deux de fanfare tous les beaux soirs d'été à la

59. P.-G. Roy, «Le théâtre Champlain à Près-de-Ville, rue Champlain, à Québec», vol. 42, 1936, p. 705-709.

fin du XVIII^e siècle. Ces concerts seraient devenus hebdomadaires au siècle suivant et auraient cessé à l'été 1837⁶⁰. Quant aux concerts d'abonnement, donnés par la musique des régiments, et dont le surplus des bénéfices est souvent versé à des organisations de bienfaisance, ils existent à partir de 1770 et connaissent une période plus active de 1790 à 1794 avec 40 concerts annoncés. Cette période coïncide en bonne partie avec la présence à Québec du Prince Édouard, futur duc de Kent, fils du roi George III et commandant du 7^e régiment d'infanterie, lequel possède une harmonie d'excellente qualité. Ces concerts présentent de la musique de chambre, de la musique vocale avec chœur et solistes et interprètent des œuvres de Gluck, Corelli, Grétry, Mozart, Bach et Haëndel⁶¹. En 1792, quatre de ces concerts sont patronnés par les loges maçonniques, dont le duc de Kent et de nombreux officiers sont membres. De 1783 à 1815, l'opéra affiche 34 programmes avec 14 œuvres différentes. *The Padlock*, de Charles David Garrick, revient à huit reprises⁶².

La paix revenue, Québec se donne un premier ensemble musical, la Société harmonique de Québec. Fondée par Frédéric Glackmeyer en janvier 1820, elle comprend des musiciens amateurs et professionnels. Elle donne neuf concerts au cours de la première année, mais elle aura une activité intermittente par la suite. Les dames et les jeunes sont admis gratuitement et les profits sont versés aux œuvres de charité⁶³. Le chevalier Robert D'Estimauville en est le secrétaire et on compte parmi les musiciens le notaire Édouard Glackmeyer et un membre de la famille de la Chevrotière⁶⁴. Théodore Frédéric Molt, qui

60. C. Lacelle, *op. cit.*, p. 18, 22.

61. Juliette Bourassa-Trépanier et L. Poirier, *Répertoire des données musicales de la presse québécoise*, t. 1: *Canada*, vol. I, 1764-1799, p. 15-19. Ouvrage de très grande qualité.

62. S. Rainville, *op. cit.*, p. 33-35.

63. H. Kallmann, G. Potvin, K. Winters, *Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, 1983, p. 944.

64. W. Amtmann, *La Musique au Canada (1600-1875)*, trad. de Michelle Pharand, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1976, p. 344-346.

épouse la fille de F. Glackmeyer, fonde la Juvenile Harmonic Society en 1824⁶⁵. Il donne près de 50 concerts, publics ou d'abonnement, pendant la décennie.

Les années 1830 voient apparaître un premier chef canadien à la tête d'une petite fanfare : il s'agit de Michel-Charles Sauvageau, qui dirige six musiciens en 1833⁶⁶. Le Petit Séminaire de Québec fonde sa première société musicale en 1833. Elle est dirigée par le musicien allemand Adam Schott, chef de la bande d'un régiment écossais⁶⁷ qui venait d'arriver à Québec. Les soirées musicales présentent quelques nouveautés. Un musicien italien donne des récitals d'alto et de guitare au Théâtre royal en 1830 et il revient l'année suivante à l'hôtel Mailhot, tandis que M. Fisk, assisté de la bande du 24^e régiment, présente deux oratorios à la salle des Francs Maçons. M. et Mme Anderson, de Londres, donnent trois concerts en 1832 et messieurs Hermann, du conservatoire royal de Munich, quatre concert l'année suivante⁶⁸. Le plus grand événement musical de l'année 1834 est sans conteste le concert de musique sacrée donné à la cathédrale anglicane, au bénéfice de l'hôpital des immigrés. L'ensemble comprend, outre l'orgue de la cathédrale touché par l'organiste Codman, 60 à 80 instruments à vent et à cordes, qui sont installés dans le grand jubé et deux chœurs de 50 voix chacun dans les galeries latérales. La plupart des musiciens sont des amateurs de la ville, secondés par les bandes des 39^e et 79^e régiments⁶⁹.

La crise politique s'étant apaisée, les arts d'agrément reprennent de plus belle. Les concerts de musique vocale et instrumentale sont plus nombreux que jamais. Quelques-uns sont présentés par des artistes locaux, ceux de la garnison et

65. *Ibid.*, p. 659.

66. *Ibid.*, p. 383-384.

67. Raymond Vézina, «La Société Sainte-Cécile», in M. Lebel, P. Savard, R. Vézina, *Aspects de l'enseignement au Petit Séminaire de Québec*, Cahiers d'Histoire, n° 20, Québec, Société historique de Québec, 1968, p. 152-154.

68. D. Fleury, *op. cit.*, p. 8-9.

69. *La Gazette de Québec*, 5 juin 1834.

ceux de quelques québécois. Sauvageau donne des concerts de musique vocale et instrumentale avec des œuvres de sa composition. En octobre 1840, un quatuor à cordes joue des extraits de la *Somnambule* de Bellini et l'ouverture de *L'Italienne à Alger* de Rossini. Un trio formé de deux violons et d'une clarinette joue des extraits d'un autre opéra de Rossini et un élève du maître Sauvageau interprète «un thème de Mozart avec variations», tandis que Sauvageau joue en solo des œuvres de sa composition⁷⁰.

En 1845, les artistes locaux Phillips et Templeton donnent un concert. Deux ans après, c'est la Société harmonique de Québec qui ressuscite. Ce qui n'empêche pas les artistes européens de venir en grand nombre, tels que violonistes, violoncellistes, pianistes et harpistes. En août 1843, on note le concert du violoncelliste Max Bohrer, que l'on présente comme un artiste de grande réputation; il a joué devant des têtes couronnées. M. Gardener, de l'Académie royale de musique et élève de Grivelli, interprète en 1843 des chansons populaires anglaises, irlandaises, écossaises et italiennes, tout en racontant des anecdotes entre les chansons. La même année, la famille Deane se produit avec le père, la mère et leurs enfants prodiges, Charles et Fanny. L'année suivante la famille tyrolienne Hauser donne un grand concert vocal et instrumental. Les 48 petites «danseuses viennoises» remportent un formidable succès en août 1847 et en 1848.

S'il y a près d'une centaine de soirées musicales dans les années 1840, la décennie suivante est aussi bien fournie. La musique vocale et instrumentale occupe la plus grande part des programmes. Mais on compte plusieurs concerts de musique sacrée, donnés entre autres à la Saint Mathew's Chapel en 1855, dans les églises Saint-Andrews, de Saint-Roch et de Saint-Sauveur l'année suivante. L'opéra n'est pas non plus absent. En septembre 1850, Euphrasie Borghese, le pianiste allemand Charles Wells et la bande du 19^e régiment présentent

70. W. Amtmann, *op.cit.*, p. 384 et H. Kallmann, *op. cit.*, p. 918.

les plus brillants passages de *Robert le Diable* de Meyerbeer et de la *Fille du régiment* de Donizetti⁷¹. Antoine Dessane, ancien élève du Conservatoire de Paris, organiste à la cathédrale de Québec et membre important de la vie musicale chez les francophones, monte le premier acte de la *Dame Blanche* de Boieldieu en 1855⁷². L'année suivante, le Perham's Opera and Minstrel Troup, venant de New York et de Boston, se présente comme la plus grande troupe itinérante du monde.

Au cours de l'année 1855, de grands artistes — annoncés comme tels dans les journaux — donnent des concerts à Québec. Adeline de la Grande, prima donna de Londres, les ténors italiens Manzocchi et Cortézi, les violonistes Paul Julien et Camille Urso, le Black Swan de Miss Greenfield et sa troupe, qui chante des extraits d'opéras et d'oratorios, des ballades écossaises, le trio allemand de Gartser, Nickel et Hausen, qui interprètent des pièces de Beethoven, Liszt, Bellini et Donizetti.

L'année 1857 compte 35 soirées musicales, données par la Société harmonique de Québec, par l'orchestre des 16^e et 17^e régiments, par le Sabatier Philharmonic, par S. Thalberg et son orchestre, et aussi par Lavigueur, Dessane et autres artistes de Québec. Ce qui couronne le tout et montre que la société musicale de Québec est attentive à ce qui se passe en Europe, ce sont les huit concerts promenades, qui seront repris les années suivantes. Les concerts promenade avaient été lancés à Paris en 1833 et à Londres après 1840 par le chef d'orchestre et organisateur de spectacles Louis Julien auquel succède en 1855 August Manns⁷³.

71. *Ibid.*, p. 368.

72. J. Hare, «Panorama...», p. 373.

73. J. P. Lortie, *Culture et société urbaine au Québec*, p. 2-5; W. Amtmann, *op. cit.*, p. 347-366; Denis Arnold, *Dictionnaire encyclopédique de la musique*, trad. M.-S. Pâris, Université d'Oxford, Robert Laffont, 1988, t. 1, p. 473-474; voir William Weber, *Music and the Middle Class. The Mid Structure of Concert Life in London, Paris and Vienne*, Londres, Croom Helm, 1974, 172 p.

Il ne faut pas oublier la présence d'un ensemble musical de la garnison à la plupart des excursions en bateaux à vapeur sur le Saint-Laurent, que ce soit pour aller à l'île d'Orléans, à la chute de la Chaudière, à la Malbaie ou à la Côte-du-Sud, à la Grosse-Isle, à la Baie des HA! HA!, avec arrêt à Rivière-Ouelle, Rivière-du-Loup et Tadoussac ou encore pour suivre les régates de Québec de plus près.

Les amateurs de concerts et les gens de la bonne société québécoise ont même le droit au spectacle de certaines expositions d'art. Les plus connues sont celles des tableaux de la collection Desjardins, qui sont exposés de 1817 jusqu'à 1823 puis vendus à l'enchère. Le peintre Joseph Légaré en achète une trentaine, qui constituent le début de sa propre collection de tableaux européens. Légaré continue d'ailleurs d'acheter des tableaux chez John Christopher Reiffenstein et G.D. Balzarretti, deux gros importateurs de Québec. Si bien que Légaré peut exposer sa collection de 1829 à 1832 à l'hôtel Union et l'année suivante dans la maison qu'il s'est fait construire rue Sainte-Angèle. Cinq ans après, Légaré et l'avocat Thomas Amiot ouvrent La Galerie de Peinture de Québec dans une maison nouvellement construite sur la place du marché de la Haute-Ville; elle reste ouverte au public jusqu'en 1840. Enfin en 1852, Légaré ouvre sa dernière galerie au coin des rues Sainte-Hélène (McMahon) et Sainte-Angèle⁷⁴.

Spectacle et société

La ville de Québec a donc pu bénéficier de spectacles par centaines, en ce siècle où elle fut la capitale de l'Amérique du Nord britannique. Il en avait été de même sous le Régime français avec moins de densité évidemment. Avant 1760, Québec était une ville capitale, avec une garnison, des revues de troupes, des défilés et des exercices militaires, des tirs d'artillerie, des illuminations, des fêtes qui soulignaient l'arrivée

74. John Porter, *Joseph Légaré...*, p. 14; C. Galarneau, «Reiffenstein, John», D.B.C., vol. II, p. 804-805.

des bateaux et des hauts personnages, des événements touchant la famille royale ou la signature d'un traité de paix. Les cérémonies religieuses des dimanches et jours de fête ne manquaient pas davantage de couleur à la cathédrale. La musique avait sa place. Et des officiers de la garnison ont fait du théâtre, ce qui, il est vrai, s'est arrêté avec la querelle du Tartuffe.

Si la mise en perspective d'un phénomène exige qu'on établisse ainsi des rapports entre le siècle étudié et la période qui l'a précédé, on doit encore dégager des relations d'interdépendance entre le spectacle ici analysé et les grands aspects de la société au cours de la période.

Rappelons d'abord que la population de la ville se multiplie par sept, passant de 9 000 à 60 000 habitants de 1760 à 1860, qu'elle augmente par la croissance naturelle et l'apport des habitants des campagnes environnantes en ce qui concerne les francophones. Le flot des Britanniques arrivés surtout après 1815 rend la ville plus cosmopolite avec les Anglais, les Écossais et les Irlandais, ce qui donne plus de 40 % d'anglophones à Québec en 1860. S'ils parlent tous anglais, ils sont d'origine ethnique et de confession religieuse différentes, et cela ajoute à la richesse culturelle. Les sociétés dites nationales éprouvent le besoin de réunir leurs compatriotes d'origine et les confessions religieuses regroupent les fidèles dès leur arrivée, les Irlandais surtout chez les catholiques, les Écossais chez les presbytériens et les Anglais chez les anglicans.

Au cours de la période, les anglophones ont exercé une influence dont il faut tenir compte. De colonie française, le Canada devient colonie anglaise. Désormais, la langue des autorités politiques, civiles et militaires est anglaise. Lentement et massivement, les institutions, les hommes et les manières anglaises investissent la société urbaine. Le monde de la justice et du droit, le régime parlementaire et municipal, le secteur des techniques nouvelles et de la communication, la sociabilité, les sports, tout cela vient de Grande-Bretagne ou des États-Unis. Le système scolaire est fondé lui-même sur le modèle anglais.

Si tous les usages de la vie publique et quotidienne sont marqués au coin de la culture anglaise, cela ne pouvait pas ne pas affecter la langue elle-même. Ce qui nous a valu le *français* du droit, des institutions juridiques et parlementaires et des techniques nouvelles. Joseph Quesnel écrivit même une pièce de théâtre pour se moquer de l'anglomanie des Canadiens de la bonne société, qui empruntaient par trop les manières anglaises.

Mais peu à peu également les francophones ont acculturé ces usages. Ils apprivoisent vite le régime parlementaire, ouvrent leurs imprimeries, publient des journaux, investissent les professions libérales, développent des commerces et des industries locales. Le gros négoce et la construction navale appartiennent en grande partie aux Britanniques. Mais les écoles privées de langue française se développent allègrement après 1800 et les écoles publiques après 1845. La religion catholique, même avec l'arrivée massive des Irlandais, demeure une institution française.

Le poids de la présence anglaise, assurément lourd dans la ville, aurait ainsi déterminé le choix des spectacles au point d'angliciser les populations francophones. Baudoin Burger va même jusqu'à dire que les Canadiens vont s'acculturer en anglais par le théâtre⁷⁵. Il est certain que le choc psychologique du changement de métropole a été vivement ressenti par la population de Québec. Mais il me paraît qu'on exagère un peu en s'imaginant que les populations auraient refusé de jouir des spectacles offerts par la garnison, des concerts, du cirque américain et des autres types de représentations. Ils n'ont certes pas assisté aux spectacles en pleurant et en maudissant les habits rouges tous les dimanches et pendant cent ans. C'est bien pour atténuer ce malaise appréhendé par les Britanniques que, dès le début, le Château et la garnison saisissent toutes les occasions

75. B. Burger, *op. cit.*, p. 325-350. Les conclusions de B. Burger ne doivent pas faire oublier que son livre demeure sans conteste le meilleur ouvrage sur le théâtre d'avant 1825.

d'offrir des réceptions, commander des illuminations, faire parader les régiments aussi souvent que possible et encourager les officiers à jouer des pièces de théâtre et à donner des concerts sur la place ou en salle.

Les spectacles n'ont pas été également fréquentés à toutes les époques. Les conjonctures politique et militaire ont voulu que les plaies de la guerre de Sept ans à peine cicatrisées, le conflit de l'Indépendance américaine ajoute dix années de guerre et d'attente à Québec. Du temps du prince Édouard, l'accent est mis sur le théâtre et les concerts. Puis les guerres de la Révolution et de l'Empire et l'invasion américaine mettent de nouveau des freins aux spectacles. L'année 1815 marque le grand départ d'un demi-siècle sans guerre en Europe et en Amérique. La montée du spectacle devient constante en nombre, en qualité et en nouveautés. Encore là, il y aura des années moins riches que d'autres, à cause des crises économique, politique ou biologique dont la décennie 1830 a été accablée.

Le théâtre anglais a toujours fonctionné, mais le théâtre français a été beaucoup plus pauvre, en butte aux condamnations du clergé catholique. Et toutes les autres sortes de spectacles d'hiver ou d'été, pour des publics larges ou plus restreints ont été en augmentant. Les régates et les croisières se développent après 1820, fruit de la technique de la vapeur, qui permettait des déplacements rapides et réguliers. Les panoramas et dioramas viennent d'Europe et des États-Unis dès 1818, tout comme les cirques, les magiciens, les acrobates, les montreurs d'animaux et autres. Au point de vue musical, les concerts des officiers de la garnison sont toujours là. Après 1815 de nombreux artistes et troupes de passage présentent de la musique instrumentale et vocale et des extraits d'opéra. Des musiciens locaux, dirigés par leurs professeurs de langue française à partir de 1820 et des maîtres allemands venus à Québec comme chefs de la musique des régiments ont fait le reste.

En vertu d'un misérabilisme parfois teinté de marxisme infantile, nul n'aurait osé dire qu'il y avait des spectacles pour le menu peuple, c'est-à-dire pour la majorité. À preuve les prix

exigés pour le théâtre, le concert, voire pour le cirque et les autres types de représentations⁷⁶. Tous les spectacles du fleuve et de la Saint-Charles ne coûtent rien, non plus que les parades, défilés, processions et manœuvres dans les rues ou sur la place. Ces spectacles destinés à tous sont les plus nombreux, les plus constants. Quant au théâtre, au concert, au panorama, aux croisières, aux courses et même au cirque, il est vrai qu'ils coûtent cher dans les salles d'hôtel ou autres endroits spécialement aménagés. Mais il en va exactement de même aujourd'hui quant aux prix d'admission. Et Québec ne compte pas que des journaliers. Les milliers d'artisans du cuir, du bois et des métaux, les petits marchands ont certes les moyens de se payer une entrée aux courses, au cirque ou autres spectacles.

D'autre part, le théâtre et davantage encore la musique et les concerts exigent au préalable une culture intellectuelle que seule une fraction minime de la population possède, peu importe le groupe ethnique, religieux ou linguistique, et ce aujourd'hui comme hier. Le nombre de tous ces spectateurs a certes augmenté à la mesure de l'alphabétisation et de l'instruction, ce dont témoignent le nombre des écoles privées de musique, de danse et autres arts d'agrément à partir de 1820 de même que le nombre des facteurs d'instruments de musique⁷⁷. Il est non moins évident que les réceptions au Château et les expositions d'art ne sont pas pour tous les publics.

Que dire de la qualité des spectacles? Des voyageurs anglais on signalé que le théâtre anglais était pauvre. De toute évidence, des pièces jouées par des amateurs, fussent-ils des officiers anglais, ne pouvaient pas se comparer au théâtre centenaire de Londres. Néanmoins, le théâtre des amateurs canadiens a surtout joué des pièces des auteurs classiques des XVII^e et XVIII^e siècles. Les moyens d'une jeune colonie et d'une

76. *Ibid.*

77. C. Galarneau, «Les écoles privées à Québec», *Les Cahiers des Dix*, n° 45, 1990, p. 95-113. Voir les annuaires de la ville à partir de 1842 pour les fabricants d'instruments de musique.

ville de quelques dizaines de milliers d'habitants ne pouvaient être ceux d'une vieille métropole européenne. Mais cela a peu à voir avec le spectacle tel qu'ici considéré. Ce n'est pas tant la qualité des spectacles qui est ici envisagée, encore que plusieurs ait été plus qu'acceptables, mais leur nombre et leur variété.

Le spectacle sur la place ou en salle s'est déroulé essentiellement à la Haute-Ville, comme les autres grands domaines d'activité. Le Château et la garnison, les institutions parlementaires, municipales et judiciaires, les écoles, les imprimeries et les journaux, les bibliothèques collectives, tout était installé ou à peu près à l'intérieur des murs. Ce n'est qu'après 1840 et même 1850 que le quartier Saint-Roch commence à faire valoir ses atouts, sa sociabilité et des spectacles en salle.

* *
*

Le lecteur aura compris que le divertissement et le spectacle ne sont pas nés au Québec avec la révolution industrielle. L'un et l'autre ont existé dans les civilisations les plus anciennes et sous toutes les latitudes. La ville de Québec en a connus dès le Régime français. Sous le gouvernement de la Grande-Bretagne, la capitale a d'abord continué, sous d'autres couleurs, à offrir les spectacles d'institutions de même type qu'auparavant, avec un peu de théâtre et plus de musique grâce à une garnison nombreuse. Toutes les sortes de spectacles s'y déroulent au XIX^e siècle, y compris ceux qui viennent d'être mis au point en Europe ou aux États-Unis et qui sont présentés peu de temps après à Québec, comme à Montréal sans aucun doute, par des groupes venus des États-Unis ou d'Europe, mais encore dans certains cas par des Canadiens. Cette modeste étude nous autorise enfin à conclure que Québec a connu autre chose que des tavernes, des auberges et des maisons de passe, comme certains moralistes à la manqué et contempteurs de la ville corruptrice se sont plu à le soutenir.

Claude Beliveau